



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI TORINO

*Laurea Honoris Causa*

*LECTIO DOCTORALIS DI*

*ANSELM KIEFER*

*Aula Magna Cavallerizza Reale  
26 novembre 2014*



## Turin 26 Novembre 2014

C'est un grand honneur pour moi, artiste, de recevoir le titre de docteur honoris causa de l'Université de Turin, d'autant que j'ai passé beaucoup de temps en Italie et que j'expose régulièrement à la galerie Lia Rumma à Naples et à Milan. Déjà au début des années 80 j'ai exposé ici à Turin chez Madame Stein.

Jeune artiste, j'ai séjourné plusieurs mois à Rome et suis allé à maintes reprises en Sicile et dans les Pouilles où se trouve l'un des plus beaux édifices que je connaisse : le château de Frédéric II, le château Del Monte. Par ailleurs, j'ai participé dès 1980 à la Biennale de Venise. J'ai aussi connu une période très féconde à Bologne où Danilo Eccher m'avait invité à exposer dans son musée ce qui n'avait pas été une affaire facile pour lui parce que j'étais venu avec des sculptures en plomb extrêmement lourdes, l'obligeant à étayer tout le plancher du musée avec des poutres. Danilo m'a alors prouvé que tout était possible en Italie.

Mais, dès je début, j'ai toujours particulièrement aimé Turin. Au cours de mes multiples séjours, j'ai souvent passé des heures à flâner dans les rues, j'ai conservé l'image de ces alignements d'immeubles qui s'inscrivaient dans un cadre toujours changeant entre les sommets enneigés des Alpes, autant de visions qui, plus tard, ont inspiré certains de mes tableaux au fur et à mesure des années.

Un de ces tableaux (intitulé « Wundtau regnet » [*Pluie givrante*] qui est accroché aujourd'hui à la Galleria d'Arte Moderna, renvoie certainement à l'impression que m'avaient laissée les Alpes, à ce choc qu'elles avaient produit en moi, à cette ville pleine de merveilles.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Nietzsche ait écrit dans cette ville prise entre les Alpes et la Méditerranée autant d'œuvres aussi bouleversantes que *l'Antéchrist*, *Ecce homo* et *Humain trop humain* ; et nous savons tous ce qui s'est ensuite passé sur la Piazza Carlo Alberto.

Je connais un artiste autrichien qui créa un jour une œuvre intitulée : « *Reisst die Alpen nieder für eine freie Sicht aufs Mittelmeer* » [« Rasez les Alpes pour avoir la vue libre sur la Méditerranée »] Vous n'avez pas besoin de raser les Alpes : Avec les Alpes derrière et la Méditerranée devant : vous avez la véritable géographie de l'occident.

Quand j'ai appris que vous aviez l'intention de m'accorder l'immense honneur de me compter dans les rangs de vos professeurs, je me suis mis à étudier l'histoire de votre université.

L'HISTOIRE a toujours fait partie de mon travail artistique. Sous l'impulsion de Roland Barthes, j'ai, par exemple lu JULES MICHELET qui est devenu l'un de mes écrivains favoris.

Je suis fasciné par les fluctuations qu'a connues l'histoire de votre université.

La connaissance de ces turbulences, de tous ces courants politiques qui ont laissé des traces dans la ville et dans l'université au cours des siècles se métamorphosera peut-être un jour en moi en un tableau ou une sculpture. Alors, nous nous retrouverons ici dans dix ou vingt ans ; et j'espère que Danilo sera encore dans son musée pour que je présente le résultat ici.

Pendant les années soixante, j'ai rejoué l'histoire et occupé virtuellement l'Italie d'une façon très naïve lors d'une action artistique.

On voit des photos de moi, le bras tendu, devant le Colysée, à Paestum, sur le Vésuve et en plusieurs lieux italiens. J'entrais ainsi dans mon histoire récente que je considérais comme n'appartenant pas au passé. Car la fameuse heure zéro n'existait pas encore en Allemagne.

A la différence des Allemands qui ont toujours des problèmes avec moi, les Italiens comprennent mes intentions, c'est pourquoi je me sens actuellement compris et en bonnes mains en Italie, dans la ville de Gobetti et de Gramsci.

Vous avez décerné le titre de docteur à un artiste. J'ai d'abord été surpris. Certes, j'ai passé quelques années à l'université de Fribourg où j'ai étudié le droit et les langues romanes avec Hugo Friedrich ; et mon père n'était pas particulièrement ravi de me voir abandonner ces études. Il voulait que j'aie un métier qui me nourrisse. Mais il sera sans doute fier – il est encore en vie – d'apprendre que je suis enfin devenu sérieux grâce à ce titre.

Toutefois, il existe une raison bien plus sérieuse d'accepter ce titre décerné par une faculté de philosophie car il est la conséquence logique de ma méthode de travail en tant qu'artiste.

Le livre m'accompagne depuis la petite enfance. Il a une importance capitale, tant dans ma vie que dans ma pratique artistique. Je considère qu'il représente 60 % de mon œuvre. Par ailleurs je tiens un journal dans lequel je consigne au jour le jour, ébauches d'idées a développées, croquis, esquisses, citations de poèmes, épiphanies du quotidien... projets, ou encore le plan des chambres d'hôtel dans lesquels je séjourne...

Le livre est pour moi un rituel, il structure le temps et en appelle à d'autres puissances que celles de la culture : Le matin avant de commencer à travailler, souvent, je parcours ma bibliothèque. Elle fait soixante mètres de long, cela me permet de déambuler comme au Vatican. Souvent je trouve le livre dont j'ai besoin, quel qu'en soit le sujet. C'est très curieux, comme on trouve ce que l'on y cherche. Je suis persuadé que nous avons un accès à nos livres qui ne passe pas par l'intellect, qui transite ailleurs que par le cerveau.

Quand travaillant à un tableau, il m'arrive de ne plus savoir où j'en suis, autrement dit, quand je suis en panne, je m'assieds derrière la machine à écrire et j'écris « quelque chose ».

Ce « quelque chose », cette chose » traite de l'ESSENCE, de la MONADE de Leibniz. Quand je suis devant la toile blanche, ce qui est à la fois stimulant et désespérant, alors un vieux problème philosophique m'obsède : Pourquoi y-a-t-il quelque chose et pourquoi pas rien du tout ?

Il y a quelques semaines de cela, des chercheurs m'ont invité au CERN de Genève. L'accélérateur de particules avait un problème et avait été arrêté pour réparation. J'ai donc pu y descendre, ce qui est normalement impossible à cause des radiations. A 200 mètres de profondeur, j'ai pu contempler le Super Proton Synchrotron ouvert, le lieu où des particules accélérées à la vitesse de la lumière se télescopent. J'ai ensuite participé à un séminaire privé où les chercheurs m'ont expliqué tout ce qu'ils mettent en œuvre pour retrouver les traces des origines du monde. Ils ont mis au point une théorie qui permet de remonter jusqu'au billiardième de seconde après le big bang ; mais les opinions divergent quant à e qui s'est passé avant : on n'en sait absolument rien. Toutefois les recherches continuent. 1500 chercheurs travaillent au CERN et sont

connectés à des milliers d'autres scientifiques de par le monde, lesquels analysent les résultats des collisions entre particules.

Or, plus les sciences avancent, plus nous en savons, et plus le champ obscur de ce que nous ne saurons jamais s'agrandit.

Il en va autrement dans l'art. Les artistes sont des francs-tireurs. Se servant des divers résultats de la science, ils tentent de créer un nouveau contexte appréhendant toutes choses. La mythologie les aide à fournir par l'image une explication cohérente et non clivante du monde, des tableaux qui sont sans cesse réinterprétés au fur et à mesure des époques.

Je rappelle ici Robert Fludd, le rosicrucien, le franc maçon, mathématicien, kabbaliste, chimiste, qui réussit à établir figurativement la relation entre le microcosme et le macrocosme. Vous penserez certainement à Einstein qui, toute sa vie durant, a tenté la même chose. Mais c'est Robert Fludd qui a formulé cette phrase à la fois poétique et célèbre : « chaque fleur sur terre correspond à une étoile au firmament »

C'est ainsi que les écrits de Fludd et d'autres kabbalistes, chercheurs et poètes m'ont aidé à trouver ma propre monade. La naissance d'un tableau répond à un processus complexe au cours de l'élaboration duquel mes humeurs changent constamment. D'abord, je passe par un état physique où il me semble être enfermé dans la matière même du tableau, ne faisant plus qu'un avec l'existant.

Le début se passe dans l'obscurité, dans l'urgence. Une palpitation.

C'est indéfinissable mais ça me pousse à agir. J'entre alors dans la matière, dans la couleur, dans le sable, dans l'argile, dans l'aveuglement de l'instant. Ce qui s'opère alors, au plus près de moi, ce « quelque chose » paradoxalement informe est d'une très grande précision. Je prends alors du recul afin de distinguer ce qui est là, devant moi, et, qui va me permettre de poursuivre le travail. Un vis-à-vis auquel me référer à l'extérieur de moi et auquel je peux m'affronter.

Il y a le tableau et je suis là dans le tableau.

Un état auquel succède d'emblée la déception. Un terrible sentiment de manque. Un manque qui n'est cependant pas le fruit de ce que j'aurais pu omettre de révéler.

Un manque qui ne peut être comblé par aucune autre forme. Il me faudra dès lors poursuivre en me référant à d'autres éléments tout aussi incertains, d'ordre historique, figuratif ou de tout autre nature, telle la poésie, la philosophie...

Des textes ancrés en moi, d'une grande diversité et faisant parti de ma mythologie l'interpellent :

Oxymore cornélien avec, *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles* ;

Territoriale avec Quevedo, *J'apporte toutes les Indes dans mes mains* ;

Ossip Mandelstam m'ouvre, *Le Bruit du temps* ; Robert Fludd, *La Vie secrète des plantes* ;

Saint-John Perse m'invite au, *Temps circulaire des astres, de la mer et des femmes*.

Paul Celan m'offre, *Couronne de septembre, Flocons noirs, ou Le Sable des urnes...*; mais surtout Ingeborg Bachmann poétesse absolue : *Eveillés dans le campement tzigane, éveillés dans la tente du désert le sable nous coule des cheveux* ou encore *La Bohême est au bord de la mer...*

et nombre d'autres auteurs, Georges Bataille, Heidegger, Isaac Louria, Jules Michelet, Jean Genet, Rilke, Adalbert Stifter, Céline, Khlebnikov, Paul Valérie pour ne citer qu'eux. Autant de poètes, de philosophes, de penseurs, interlocuteurs de toujours, avec lesquels j'entretiens un contact quotidien, aux quels je rends hommage et qui élargissent l'espace polyphonique de mon travail.

Le tableau prend le monde pour objet, c'est sa façon de se concrétiser. Quand il devient objet, je l'expose à l'air libre, au vent et à la pluie. J'en appelle ainsi à la nature afin qu'elle m'aide à l'achever. Le langage, les mots peuvent aussi m'y aider. Rien ne peut échapper à l'art.

D'ailleurs je n'ai foi que dans l'art car sans lui je perds pied. J'entends par là un art fort qu'on interroge pour mieux dépasser ses propres limites. Limites dont il reviendra souvent métamorphosé, chargé d'éléments susceptibles de le renouveler.

C'est une réalité, la création d'une œuvre comporte un risque positif qui doit être pris au sérieux. Il nous arrive alors d'être surpris de constater qu'il existe en elle

quelque chose de très différent de ce que nous pensions avoir créé, remarquant ainsi que c'est au fond très loin de nous.

La réalisation d'un tableau est un va-et-vient incessant entre le rien et le quelque chose. Un processus qui n'est soumis à aucune règle, mais qui oscille entre un état et un autre jusqu'à ce que le tableau quitte l'atelier pour voyage dans le monde et qu'il ne puisse plus, dès lors, être retravaillé.

C'est un fait, il est très difficile de définir l'art. Il échappe souvent à notre compréhension, mais une chose est certaine : l'homme qui vous parle ne peut pas vivre sans art. Je parlerais même en ce qui me concerne, d'addiction totale. Et bien qu'il incarne la plus grande des illusions, il est à mes yeux, dans un même mouvement, liberté et asservissement.

C'est ainsi, ma vie est dictée par l'art. L'art me soutient, nous soutient, nous brusque ou nous apaise, nous distrait et nous interroge.

Une foi inconditionnelle en l'art, qui peut être déçue certes, mais jamais abandonnée. Car, en effet, qui, à part l'artiste peut produire du sens dans un monde absurde ? Sublime paradoxe, il y parvient en métamorphosant les choses les plus laides, les plus insignifiantes en splendeurs.

Une statue de Minerve se trouve devant votre université.

Je songe ici à un tableau de mon collègue Sigmar POLKE intitulé « Can you always believe your eyes ? » [Pouvez-vous toujours croire vos yeux ?] où l'on voit une femme en lévitation, dont la tête est dissolue en peinture. Une allusion à Athéna, l'équivalent grec de Minerve, qui naquit de la tête de Zeus.

Or, Minerve est non seulement la patronne des sciences, mais aussi des artistes et j'espère qu'elle continuera de m'accompagner sur mon chemin.